POURQUOI LIRE ANTIGONE AUJOURD'HUI ?

« *Ainsi,* dit le tyran, *tu as osé passer outre à ma loi ?*
[...] *je ne pensais pas,* dit Antigone, *que tes défenses à toi fussent assez puissantes pour permettre à un mortel de passer outre à d'autres lois, aux lois non écrites, inébranlables, des dieux !* »[1]

Entendre le mythe d'Antigone aujourd'hui, c'est d'abord entendre cette réplique, telle que Sophocle l'a écrite pour son héroïne, au temps de la Grèce ancienne. En ce temps-là, les hommes croyaient aux dieux, des dieux nombreux qui ne sont pas les nôtres, et il était peu de châtiments plus terribles que d'être privé, comme le frère d'Antigone, du droit à une sépulture décente. Ainsi les motifs sont anciens, défigurés comme des statues rongées par le temps : les raisons de lutter, les raisons de résister au pouvoir et d'enfreindre sa loi, si l'on ignore leur sens pour des hommes d'une époque autre que la nôtre, peuvent paraître vaines, très insolites même, quand on songe que la jeune fille en mourra.

Pourtant, quelque chose vit encore dans la voix d'Antigone, pour nous atteindre de si loin. C'est cette phrase calme et cinglante, dans la bouche d'une jeune fille qui n'a aucun pouvoir, mais qui se réclame d'une loi, plus haute et plus sacrée à ses yeux que celle de l'État incarné par un tyran. Antique, l'Antigone de Sophocle est une vénérable statue de presque deux mille cinq cents ans maintenant – intacte, sa voix est jeune quand elle défie le tyran, disant pourquoi elle n'obéira pas.

1. Sophocle, *Antigone*, *in Tragédies*, trad. de Paul Mazon, Les Belles Lettres, 1962.

« *Et Créon avait raison.* [...] *Je ne sais plus pourquoi je meurs.* »

C'est l'Antigone d'Anouilh qui s'exprime en ces termes, dans une lettre écrite peu avant la mort, et sans doute va-t-elle renoncer à cette lettre, mais seulement parce qu'« *il vaut mieux que jamais personne ne sache* ».

Le spectateur, lui, va savoir : le public connaîtra la faillite des illusions sur lesquelles repose la révolte de la moderne Antigone. Car la pièce d'Anouilh, elle aussi, a un public et un contexte, comme celle de Sophocle. Nous sommes en février 1944, à l'Atelier, un théâtre dans Paris occupé par les Allemands, pendant la guerre. Et dans ce même Paris occupé, certains pensent avoir des raisons, non pas d'avoir « *choisi la mort* » comme l'Antigone d'Anouilh, mais de risquer leur vie, contre la tyrannie nazie.

La pièce ne plaît pas à tout le monde, mais elle passionne, elle intéresse, on s'y presse. Les premières représentations sont animées, houleuses même. C'est le début d'un grand succès, qui se poursuivra bien au-delà du débarquement allié, de la libération de Paris et de la capitulation de l'Allemagne. Après la Libération, si l'on applaudit, c'est la Résistante qu'on applaudit en Antigone, et c'est ce qui peut désormais s'écrire dans la presse libérée. Mais qui, au juste, applaudit-on ainsi ? L'Antigone de Sophocle dans la fermeté de sa conviction, ou bien l'Antigone d'Anouilh qui ne sait plus pourquoi elle meurt ? La question se pose, les analystes du mythe d'Antigone ont eu raison de la poser.

Lire aujourd'hui l'*Antigone* de Jean Anouilh, c'est garder en mémoire les questions nées du type de rapprochement que l'on vient de faire : entre une œuvre et son contexte, entre une œuvre et ses sources – dans une autre œuvre, mais aussi dans la réalité moins bien localisée du mythe, produit d'un imaginaire collectif dont le sens change avec le temps.